



L'Abbaye d'Orval au fil des siècles

(conférence donnée par le père Paul-Christian Grégoire à l'occasion de la publication de son ouvrage « **L'Abbaye d'Orval au fil des siècles** » Editions Serpenoise 2002)

En 1070, dit la chronique, quelques moines venus d'Italie découvrirent Orval *une vallée déserte arrosée de belles fontaines et pleine de grands bois, lieux convenables selon leur avis pour servir Dieu et vivre en solitude* (Jean d'Anly vers 1585) ; ils obtinrent du comte Arnould de Chiny d'y demeurer et ils y érigèrent *un oratoire et une petite église à l'honneur de la Vierge Marie*. Cette même terre est décrite un siècle plus tard avec beaucoup moins d'enthousiasme comme *un fond fort stéril* (Dénombrement de 1682)...

En 1901, la réponse du doyen de Virton au père abbé de Sept-Fons (dans l'Allier), en quête d'un lieu de refuge pour sa communauté menacée par la politique antireligieuse du gouvernement français, est tout aussi dépourvue de poésie : *Orval comprend... des ruines du monastère, célèbres, habitables seulement aux rats et aux hiboux – irréparables – il faudrait les raser : ce que ne permettrait pas le Gouvernement... ; des bois immenses, inutiles aux religieux*. (lettre du 10 novembre 1901).

Pourtant, 25 ans plus tard, en 1926, l'abbaye d'Orval commence à ressusciter de ses cendres, de nouveaux bâtiments surgissent de terre au milieu du vallon attirant pèlerins et touristes. De prestigieuses séries de timbres-postes et une bière bientôt renommée augmentent encore sa réputation. Naturellement, elle est devenue pour les historiens un nouveau centre d'intérêts.

En 1897 déjà, après de sérieuses recherches, l'abbé Nicolas Tillière, ancien curé de Villers-devant-Orval avait publié *l'Histoire de l'abbaye d'Orval*, un fort volume de 620 pages, dont il a fait en 1907 une édition allégée, maintes fois reprise et remaniée jusqu'en 1967 pour tenir compte des nouvelles découvertes. Mais bien des questions restaient sans réponse et, au fil des années, elles se faisaient plus insistantes :

- Qu'étaient ces moines arrivés jadis dans ce site alors désert, et pourquoi s'y sont-ils fixés ?
- Quels rapports entretenaient-ils avec la célèbre comtesse Mathilde, dont une légendaire histoire a offert jusqu'à ce jour des armoiries l'abbaye ?
- Pourquoi et quand exactement les cisterciens ont-ils pris la relève ?
- Quels sont parmi leurs abbés, les personnalités les plus éminentes ?
- Quelle est l'origine de la réforme d'Orval qui s'est imposée surtout au 17^{ème} et qu'ont voulu faire ses promoteurs ?
- Comment s'est déroulé le drame janséniste qui a secoué la communauté au début du 18^{ème} siècle et quelle en a été la conséquence ?



- Que sait-on du vaste domaine d'Orval et de l'industrie sidérurgique qui a fait sa richesse au 18^e siècle ?
- On voudrait encore en savoir plus sur les grandioses bâtiments construits à partir de 1751.
- Comment la Révolution de 1789 a-t-elle entraîné la ruine de l'abbaye en 1793 ?

Ces questions et bien d'autres ont alimenté les recherches entreprises en vue de la célébration, en 1970, du neuvième centenaire de l'implantation des moines dans le Val d'Or : épiluchage méthodique de nombreux dépôts d'Archives à travers toute l'Europe occidentale, fouilles dans les ruines du monastère médiéval, repérage de l'ancien domaine de l'abbaye et de ce qui en subsiste, recherches concernant l'ancienne bibliothèque et notamment les manuscrits, etc. etc.

Beaucoup de ces recherches ont fait l'objet d'un colloque historique à Orval en 1970 (dont les actes ont été rassemblés en 1975 dans un fort volume intitulé AUREAVALLIS) ; les autres publications faites à cette occasion, notamment pour accompagner l'importante exposition organisée dans le sous sol de l'église actuelle rendaient d'autant plus nécessaire une refonte complète de l'histoire d'Orval.

Le 13 juillet 1980, dom Etienne Gillard, alors abbé d'Orval, a été invité à faire à la communauté une conférence sur les origines de l'abbaye, sujet que j'avais traité en 1969 dans la *Revue d'Histoire Ecclésiastique*. Quelques jours plus tard, il m'a tout simplement proposé de réécrire entièrement l'histoire de l'abbaye, en y intégrant l'acquis des dernières découvertes.

Je me suis mis immédiatement au travail. Pour parer au plus pressé, la parution de cette histoire d'*Orval au fil des siècles* devait être échelonnée en quatre petits tomes destinés à être ensuite regroupés en un seul volume avec les adaptations nécessaires. Le premier tome a vu le jour en 1982. En 1992, les trois autres ont fait l'objet d'une seule publication qui, d'ailleurs, laisse pas mal à désirer. Mais déjà cet ouvrage était en partie obsolète à cause des importantes découvertes faites par mon frère Charles, un véritable savant, qui travaillait sur Orval depuis de nombreuses années. Il nous a quittés le 7 août 1991, me léguant une quantité énorme de travaux et de documents inédits qui m'ont obligé à remettre en chantier le travail entrepris en 1980. Le volume intitulé désormais *L'abbaye d'Orval au fil des siècles* a été édité en mai 2002 à Metz, aux Editions Serpenoise.

Ce n'est pas à proprement parler un ouvrage de vulgarisation, bien que je me sois efforcé à le rendre accessible à tout lecteur ayant un minimum de culture. Par ses nombreuses notes et références, par la reproduction de certains documents importants dans leur forme originale, c'est aussi un instrument de travail pour ceux qui sont tentés de se pencher sur cette histoire passionnante. Cependant, si "L'abbaye d'Orval au fil des siècles" intègre les acquis de travaux qui s'échelonnent sur plus d'un demi-siècle, c'est moins un aboutissement qu'une étape dans la recherche historique. Et beaucoup reste encore à découvrir, croyez-moi, tant sur le terrain pour les archéologues que dans la documentation pour ceux qui fréquentent



archives et bibliothèques. Les chercheurs ont encore de beaux jours devant eux. Mais la matière de cette petite causerie, permettez-moi de la puiser avant tout dans ce livre qui m'a coûté tant d'heures d'investigation, de travail et de joie.

*

L'histoire d'Orval déborde largement l'enceinte du monastère. Elle est étroitement enracinée dans le contexte économique, religieux et même politique de sa région. Contrairement à ce qui s'est passé dans les autres monastères, les moines d'Orval n'ont presque rien écrit de leur aventure intérieure et celle-ci ne se laisse entrevoir que rarement : *Grand fleuve ne fait pas de bruit*, dit un proverbe hindou. Un grand ami d'Orval écrivait naguère ces quelques lignes découvertes récemment dans les papiers de mon frère : *Comme dans toute histoire de couvent, l'attention des historiens est attirée par des conflits qui laissent de la paperasse. Ne perdons pas de vue qu'à côté de quelques flambées de passion, six siècles recouvrent de leur silence de nombreuses décades de sérénité et de ferveur.* A travers les pages de mon livre, je me suis efforcé de garder la tête froide dans toute la mesure du possible, de ne juger les personnes que là où leurs faits et gestes appartiennent au domaine public. Pourtant chacun sait que l'objectivité totale n'existe pas en histoire; l'historien ne peut faire abstraction de ce qu'il est, ni du point de vue où il se place dans sa façon de choisir les événements, de les interpréter, de les mettre en relief. Mon livre n'échappe pas à la règle et pas d'avantage cette causerie.

En toute logique, je commence par les origines d'Orval et je n'hésite pas à m'y attarder tant ce chapitre est important et passionnant.

Le demi-siècle qui s'enroule autour de l'an 1100 est dominé par ce bras de fer entre le pape et l'empereur connu dans l'histoire sous le nom de « querelle des Investitures » : chacun prétendait avoir le droit de nommer les évêques. C'est le pape qui a fini par l'emporter et cela dure encore.

Le comte de Chiny était à la charnière des zones d'influence des deux antagonistes. Mais, sous l'emprise de l'énergique comtesse Mathilde et de Godefroy le Barbu duc de Basse-Lorraine, le comte Arnould de Chiny était, si l'on peut dire, lui aussi dans le camp du pape. Sans doute, est-ce la raison pour laquelle, en 1070, ils fixèrent à Orval, au cœur du comté de Chiny un petit groupe de bénédictins venus d'Italie. Mathilde n'était plus là à la mort d'Arnould vers 1110, or son fils et successeur, Othon, homme profondément religieux et grand amateur de pèlerinages était du parti de l'Empereur. Les bénédictins furent rappelés en Italie et le comte offrit la terre d'Orval à quelques chanoines réguliers originaires du Hainaut. C'est eux qui achevèrent en 1124 l'église mise en chantier par les bénédictins. Malheureusement, ils ne purent venir à bout de l'aridité du lieu et, en désespoir de cause, firent appel aux cisterciens déjà connus pour maîtriser les terres les plus ingrates. Le 9 mars 1132, sept moines de Trois-Fontaines (en Champagne) envoyés par saint Bernard, se joignirent



aux quelques chanoines et firent d'Orval la 59^{ème} abbaye de l'Ordre cistercien. Depuis lors, Orval a toujours été une abbaye cistercienne.

Mais pourquoi les bénédictins italiens et ceux qui ont pris leur succession ont-ils été installés par le comte sur cette terre ingrate, ce *fond fort stérile* ? On sait maintenant grâce aux fouilles que les moines italiens ont dû prendre en charge une petite église à l'abandon sur les terres du comte de Chiny car, dans l'esprit du temps, un lieu consacré ne pouvait être délaissé. Or il avait déjà fallu entailler le bas de la colline pour édifier ce petit sanctuaire. C'est sur le même emplacement que les bénédictins ont été contraints de mettre en chantier leur propre église qui s'étirait en une nef longue et étroite, tant cet espace était restreint. Un siècle plus tard, les cisterciens qui ont pris la relève ont dû entailler davantage encore le pied de la colline pour doter cette église de collatéraux. Pourquoi ces trois édifices, coincés entre le marécage et la colline, n'ont-ils pas été construits un peu plus loin, sur un terrain mieux adapté ? Dans de telles circonstances, les Cisterciens n'hésitaient pas à déplacer leur monastère, à Cîteaux par exemple, à Clairvaux, à Fontenay et encore ailleurs.

(J'ai évoqué cette situation au Colloque international sur *L'Hydraulique monastique* qui s'est tenu à l'abbaye de Royaumont du 18 au 20 juin 1992, où ma contribution s'intitule : *L'eau qui a fait Orval* Actes publiés en 1996).

D'où venait la sainteté, la sacralité de cet endroit pour qu'un sanctuaire y perpétue le culte divin ? La célèbre comtesse Mathilde elle-même si puissante en ces contrées, ne pouvait laisser ce lieu à l'abandon et elle a dû attendre 1096 pour accueillir des religieux sur ses propres terres (c'est l'abbaye de Saint-Pierremont sur la commune d'Avril). Mon livre était déjà sous presse quand cette énigme s'est imposée à mon attention. Or tout ce qui est antérieur aux établissements monastiques est ignoré de la documentation écrite. Ce sont les fouilles qui ont ouvert cette page.

*

Ces fouilles, elles ont été entreprises en 1961 dans l'ancien cloître à la suite d'un pari et elles devaient durer à peine une semaine en se limitant à quelques sondages ! Soit dit en passant, j'ai gagné mon pari ! Mais les découvertes faites à cette occasion ont tellement dépassé les espérances, tellement passionné les fouilleurs eux-mêmes, qu'elles se sont poursuivies dix années. Elles ont dégagé les fondations de l'unique nef de la longue église pour la construction de laquelle, selon la tradition, la célèbre comtesse Mathilde a donné une forte somme aux bénédictins de la première heure. D'infimes parties de leurs bâtiments monastiques ont été repérées dans l'ancienne sacristie et dans le préau du cloître. Plus précieuse encore est la mise à jour, sous cette église, du petit sanctuaire dont il a été question et qui remonte au moins au début du 11^{ème} siècle. A l'abandon dans une *vallée déserte*, où la nature avait repris ses droits, les moines italiens en ont fait leur première église monastique. Mais



elle témoignait évidemment d'une occupation antérieure. Les sondages effectués par le professeur Coûteaux dans le préau du cloître, révélèrent l'existence de cultures remontant bien avant l'ère chrétienne. De très anciennes sépultures découvertes sous les églises monastiques et sur le versant de la colline voisine plaident pour une occupation presque ininterrompue de ce site. Les sondages pratiqués sur ce versant laissent entrevoir une vaste nécropole dont les sépultures semblent se presser le plus près possible de la fameuse source d'Orval. Cette source est vraisemblablement la clé, aux dires des spécialistes, de ce qu'on pourrait appeler la préhistoire d'Orval. Honorée comme une divinité c'est elle qui aurait retenu nos ancêtres sur ce site ingrat pendant des siècles, peut-être des millénaires. Quand elle a embrassé la religion chrétienne, cette population a édifié la petite église dont il a été question, mais elle a fini par s'en aller, la fameuse source n'étant plus pour elle une divinité. Par contre, aucune trace de son habitat n'a été découverte jusqu'ici.

Le compte rendu de ces fouilles a été publié dans le Pays Gaumais :

- Les *Contributions à l'histoire de l'abbaye d'Orval, L'ancien cloître, Historique de son évolution*, se lisent dans le n°46-47 (1963-1964)
- *Les secrets de l'ancienne église abbatiale d'Orval* sont dans le n°46-47 (1985-19986)

Cette hypothèse, si vraisemblable soit-elle, ne répond que partiellement à la question : pourquoi les trois sanctuaires découverts par les fouilles se sont-ils enracinés sur un emplacement aussi défavorable ? Le saint personnage de qui cette population avait reçu la foi chrétienne y avait-il été enterré ? Nous n'avons assez d'indices pour répondre à cette question.

Le sous-sol d'Orval est encore à interroger aussi bien dans l'église que dans les galeries du cloître, à l'intérieur et derrière la salle du chapitre, en bien d'autres endroits de l'enclos monastique et même sans doute au-delà de l'enceinte.

*

Ainsi les fouilles ont-elles confirmé les conclusions auxquelles ont abouti les recherches sur les origines monastiques d'Orval. Les commémorations festives de 1970 reposaient sur des bases solides: il y avait 900 ans que les premiers moines étaient arrivés à Orval. Il s'agit bien de l'arrivée des moines, non de la fondation du monastère dont la date est celle de la *consécration* de l'église. Celle d'Orval mise en chantier par les bénédictins en 1070, a été consacrée le 30 septembre 1124 par l'évêque de Verdun Henri de Winton; le comte Otton de Chiny, présent à cette cérémonie a cédé alors officiellement la terre d'Orval aux chanoines réguliers qui avaient succédé aux moines italiens de la première heure. Les anciens cisterciens d'Orval ont toujours considéré le 30 septembre 1124 comme date de fondation de leur monastère, bien qu'ils n'y aient pris la relève qu'en 1132. Que la charte de fondation ait été falsifiée au 17^{ème} siècle par l'abbé de Montgaillard en vue d'y inclure certains droits ne change rien à l'affaire; car il s'agit bien d'une falsification et non de la création ex nihilo d'un nouveau document, il est aisé de le démontrer, bien que l'original ait été détruit. (*Le domaine d'Orval (II)*, 1978, p. 6-7).



*

A partir de 1133, le fil conducteur de l'histoire d'Orval est évidemment **l'œuvre des abbés** qui ont tenu la crosse d'Orval jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Cependant, en vue des festivités de 1970, le plus urgent était d'en dresser la liste et d'en préciser l'action dans la mesure du possible car ce que nous avons entre les mains était encore lacunaire. Cet objectif d'importance primordiale est le premier auquel s'est attelé mon frère. Je pense aux prospections, souvent épiques, faites ensemble dans les archives et bibliothèques: en Belgique, en France, au Luxembourg, aux Pays-Bas, en Allemagne et par correspondance jusqu'au Vatican, en Autriche, et ailleurs. Charles, scrupuleux à l'extrême tant pour la forme que pour le fond, n'a jamais rien publié: il craignait toujours d'avoir oublié quelque document important et, dans la rédaction, il n'arrivait pas à choisir entre plusieurs versions. Il a fallu réellement lui arracher une liste critique des abbés d'Orval et quelques notices destinées au catalogue de l'exposition d'Orval en 1970.

Après son décès, j'ai récupéré ses *Notes critiques sur les abbés d'Orval*, qui représentent l'essentiel de son œuvre et ne sont d'ailleurs achevées que jusqu'à l'entrée en scène en 1605 du célèbre abbé réformateur Bernard de Montgaillard. Je les ai revues soigneusement en choisissant la version qui me semblait la meilleure en vue de leur publication, mais elles sont encore inédites.

Un abbé cependant a retenu particulièrement son attention: Jean de Huy qui a tenu la crosse de son monastère de 1311 à 1317 et a sauvé Orval de la ruine. Elu à la tête de l'abbaye-mère de Trois-Fontaines en Champagne, c'est le seul abbé d'Orval qui est devenu évêque et dont la sépulture était dans le chœur de l'abbaye. Cette élection irrégulière lui a valu bien des aventures; mis à pied par le pape, puis rétabli dans ses fonctions, c'est probablement comme évêque suffragant (ou auxiliaire) de Trèves qu'il a terminé ses jours à Orval avant 1355. Mais on ignorait tout de cette histoire. Charles en a entièrement élucidé le mystère dans un article publié par mes soins dans la revue *Cîteaux* en 1997 (t48, p. 373-382) sous le titre: *Un évêque cistercien dans la première partie de 14^{ème} siècle, Jean de Huy, abbé d'Orval, puis de Trois Fontaines*.

Orval a connu de très grands abbés. Certains ont attaché leur nom à des pages décisives de l'histoire de leur monastère: sur le plan de la vie religieuse et de la réforme monastique, au niveau économique et industriel, et même dans le cadre politique. Ce n'est pas ici le lieu de les passer en revue. Si cela vous intéresse... reportez-vous à mon livre! Je m'en tiens ce soir à quelques flashes.

*

Passons de suite à **la réforme d'Orval**. Chacun sait que les plus grands fleuves prennent leur naissance dans de petites sources. Au 17^{ème} siècle, un grand



vent réformateur a traversé l'Ordre de Cîteaux et a donné naissance au courant cistercien de la Stricte Observance, ou encore les Trappistes, du nom de l'abbaye de la Trappe, en Normandie, où la forte personnalité de l'abbé de Rance a joué un rôle décisif. Ce qu'on sait moins, c'est qu'une de ces petites sources, peut-être la principale, a jailli à Orval, en 1593.

- *Les trois réformes de l'abbaye d'Orval* dans Cîteaux 1988, p. 99-156.
- *Réformes et continuité dans l'ordre de Cîteaux*, actes de colloque monastique de Saint-Mihiel en 1992, Brecht en 1995, p. 101-116.)

Que s'est-il donc passé ? Lambert d'Hansimbourg, originaire de Huy au pays de Liège, est entré noviciat à 14 ans et des premières années de vie monastique ne sont guère édifiantes : chargé notamment de la cave (à vin évidemment) il en a largement profité ! Choisi néanmoins comme sous-prieur par son abbé Dominique Robin décédé peu après, il est devenu supérieur de la communauté en 1571 à l'âge de 32 ans, le successeur de l'abbé Robin étant décédé avant de recevoir sa lettre de nomination. Il est resté à la tête de la communauté pendant une longue vacance de six années, l'élection abbatiale ayant été suspendue par le roi. Or, fin 1563, la dernière session du concile de Trente avait promulgué un décret de réforme à l'intention des religieux. Dès 1570, l'abbé de Cîteaux Jérôme Souchier, présent à cette session, l'appliquait à son Ordre par une série d'Ordonnances. En 1573, Nicolas Boucherat, son successeur, lui aussi présent au Concile, parcourait l'Europe centrale pour mettre ces Ordonnances en application. Son périple se terminait par Orval, où il a trouvé un terrain favorable car il semble que les fameuses Ordonnances avaient déjà trouvé un premier écho auprès du jeune supérieur. Le mouvement réformateur était lancé, enrayé seulement pendant les troubles qui ont terni les dernières années de l'abbatit de Lambert de Villers rentré en enfance (1584-1587). En 1588, Hansimbourg reprend la crosse d'Orval.

Pendant l'automne de 1593, l'abbaye reçoit la visite d'Edme de la Croix, abbé de Cîteaux depuis 1584 et lui aussi grand promoteur des Ordonnances de Jérôme Souchier. Avant la fin de cette année 1593, la réforme est définitivement établie à Orval.

Cependant, dès 1588 (et peut-être déjà quand il n'était que simple supérieur), Lambert d'Hansimbourg délégué par l'abbé de Clairvaux, remplissait les fonctions de visiteur canonique à l'abbaye de Châtillon toute proche. Or c'est de Châtillon qu'est partie la *Stricte Observance*. Au cours de ses visites, l'abbé d'Orval lui a évidemment préparé le terrain à partir de ce qu'il avait fait de sa propre maison ; cette question serait à approfondir, notamment à partir des chartes de visite de Châtillon. Encore un sujet de recherche ! L'abbé d'Hansimbourg est le dernier d'une série d'abbés liégeois qui ont administré Orval pendant un siècle et l'ont par deux fois préservée du fléau de la commende, sans toutefois éviter le piège du népotisme. Bernard de Montgaillard réactivera cette réforme au seuil du 17^{ème} siècle après quelques années d'abbatit et, à la fin de ce siècle, Charles de Bentzeradt la



rapprochera de celle de la Trappe sans pourtant l'y assimiler et il affiliera Orval à la *Stricte Observance* limitée jusqu'alors au royaume de France.

L'action réformatrice de Bentzeradt a-t-elle préparé le chemin à la **crise janséniste** qui a gravement atteint la Communauté d'Orval au 18^{ème} siècle ? Le colloque de 1970 s'est penché sur cette question (*AUREAVALLIS*, p. 143-233), et ce thème a été magistralement traité la même année par Louis Demoulin dans *Le Jansénisme et l'abbaye d'Orval* (publié en 1976 par l'*Institut historique belge de Rome*). Cette étude est la meilleure qui existe sur le sujet. L'auteur y dénonce sans complaisance les véritables responsables de ce drame qui a entraîné l'abbaye dans une crise sans précédent, et certains hauts prélats, jusqu'à la cour romaine, n'en sortent pas blanchis. Faute de temps, je ne fais qu'évoquer cette crise dont les conséquences ont été incalculables.

*

Le drame d'Orval et l'industrie métallurgique de l'abbaye.

Un mot d'abord sur le domaine. A la fin du 12^{ème} siècle, Orval avait déjà créé huit « granges », véritables unités d'exploitation comprenant terres, prés, forêts et même vignes groupées autour de vastes hangars, moulins, bergeries, ateliers divers et pour finir d'un monastère en miniature pour les frères qui en avaient la charge. Ces granges exploitaient plus de 200 hectares cultivables et la plus grande, celle de Blanchampagne, près de Carignan, s'étendait déjà sur près de 500 hectares. Au cours des siècles, le domaine d'Orval a fini par s'étendre sur plus de 7000 hectares en Lorraine, Luxembourg, France et jusque dans le Pays de Liège. Outre les propriétés foncières, ce domaine comprenait d'importantes maisons de refuge ou centres administratifs notamment à Montmédy, à Marville, à Ivoix, à Luxembourg et jusqu'à la lointaine ville de Huy. Enfin, l'abbaye jouissait d'un vaste domaine ecclésiastique s'étendant à plusieurs églises dont elle avait le patronage et qui lui étaient parfois incorporées. Sans oublier de nombreux droits de toutes sortes.

Evidemment, dans ce vaste domaine, **l'industrie sidérurgique de l'abbaye** occupe une place à part, peut-être la principale, au moins à partir de la fin du 17^{ème} siècle où elle a fait la fortune de l'abbaye.

Elle est née modestement à la fin du 14^{ème} siècle, sous l'impulsion de l'abbé Jacques de Baranzy, par l'adoption d'une technologie alors nouvelle, celle du haut-fourneau, dans la « grange » de Buré près de Longuyon. Les moines d'Orval ont même été les premiers à introduire cette technique dans le bassin de Longwy.

Jusqu'alors, le minerai de fer abondant dans la région était traité dans des bas-fourneaux creusés dans le sol à proximité du minerai et des meules de charbon de bois. Ces fourneaux ne servaient qu'une fois et leur rendement était plus que médiocre ; de plus, il fallait encore marteler le produit pour en chasser les impuretés. Autour du 13^{ème} siècle, ce martelage a été transporté au bord des cours d'eau où il



était actionné au moyen de moulins hydrauliques. Les cisterciens ont répandu cette technique dans toute l'Europe. Bientôt, les fourneaux eux-mêmes ont été installés près des cours d'eau afin d'utiliser l'énergie hydraulique pour le fonctionnement des vastes soufflets nécessaires à la réduction du minerai au cœur du creuset. Evidemment, on ne pouvait plus se permettre de reconstruire le fourneau lui-même après chaque opération, d'où l'élévation au bord du cours d'eau de creusets enrobés dans d'épaisses maçonneries capables de résister à la chaleur : ce sont les premiers hauts-fourneaux. En Occident, ils ont été créés au nord de la Lorraine, dans l'actuel Luxembourg et au sud du Pays de Liège. Ils ne dépassaient pas quelques mètres de hauteur (peut-être 2 ou 3, au moins au début), mais cette technologie est toujours à la base de la sidérurgie actuelle. En ouvrant la porte de coulée de leurs premiers haut fourneaux, ces sidérurgistes ont vu apparaître un nouveau produit : la fonte, qu'ils ont du traiter par affinage pour avoir du fer pur.

En 1529, vu l'insécurité des frontières, les moines ont reçu de l'Empereur l'autorisation de construire un important complexe sidérurgique aux portes mêmes de leur monastère : il comprenait évidemment un haut-fourneau et tous les ateliers nécessaires au traitement du fer : affinerie, taillanderie, clouterie, platinerie, etc. Le tout fonctionnait au moyen de grandes roues hydrauliques – on en comptait 19 vers 1725 – elles-mêmes actionnées par l'eau d'un étang où les moines avaient rassemblé toutes les eaux des trois vallées convergeant vers ces usines. C'est l'actuel étang du château.

C'est encore cette région qui a vu naître les taques de fonte encastrées dans le mur qui sépare le foyer de la cuisine de la « belle chambre », ou « poêle », où elle s'ouvrait dans une sorte d'armoire dont on ouvrait les portes l'hiver pour se chauffer, tandis que pendant l'été on les fermait et on y suspendait des feuilles à sécher, notamment du tabac. La plus ancienne taque de cheminée a peut-être été créée à Orval, l'année même de la mise en route du haut-fourneau, en 1530, il n'en reste qu'un très grand fragment qui a été offert depuis peu au musée de l'abbaye.

Orval a encore été forcé par Louis IV, alors maître du pays, de construire le fourneau du Dorlon dans le domaine de Villancy pour traiter le minerai de fer fort, propre à fabriquer des armes. Dès la fin du 17^e siècle, l'industrie sidérurgique d'Orval s'est même hissée aux tout premiers rangs en Europe occidentale pendant la plus grande partie du 18^e siècle et les richesses qu'elle a emmagasinées dans les coffres de l'abbaye ont permis aux moines de reconstruire presque entièrement leur monastère.

Cette reconstruction a commencé vers 1751 à l'emplacement de l'ancien marécage, asséché depuis longtemps par les cisterciens. L'architecte Laurent-Benoît Dewez, qui en a dressé les plans, avait envisagé un énorme complexe dont la construction a été interrompue par l'épuisement des ressources et qui a été ruiné par la Grande révolution. Les caves de la partie réalisée n'occupent pas moins de 3 hectares et elles servent de fondation à la plus grande partie de l'abbaye actuelle. Les bâtiments du 18^e siècle ont fait l'objet d'une excellente étude de Xavier Duquenne (dans les pages 247-270 d'*AUREAVALLIS*) et si vous voulez vous faire une



idée de ce qu'était Orval à la veille de son anéantissement, allez sous l'église abbatiale, en contempler l'admirable maquette due au génie du docteur **Kelecom** !

- *L'abbaye d'Orval à l'aube de la sidérurgie industrielle*, publié en 1987 dans le Pays Lorrain, à Nancy, p. 51-87.
- Gérard Dakstein, *Les chantiers du fer; 2. L'aube des hauts-fourneaux*, éditions Serpenoise 2001 a étudié de plus près les fourneaux monastiques de Buré et du Dorlon et il s'est enhardi à en faire des reconstitutions, p. 97-123.)

*

J'aurais pu m'étendre davantage sur la triple réforme de l'abbaye d'Orval, sur le travail accompli tout au long du 16^{ème} siècle par des abbés liégeois, sur la personnalité et l'œuvre du grand abbé Bernard de Montgaillard, le plus célèbre peut-être des abbés d'Orval, etc. etc.